

la ville. On se disait couramment dans les salons, comme dans les boutiques: «Vous savez que nous venons d'avoir un mariage *in extremis*?» Puis, comme immédiatement après, on apprit encore une nouvelle bien plus surprenante que celle du mariage de la Grande Mademoiselle avec le cadet de Lauzun, à savoir que l'héroïque M. du Chol n'avait jamais existé, et que M. des Aulniers avait tout simplement renoué le lien légal rompu entre Bertrand de Fontenès et Claude du Chol, sa femme, les Auberivois, écrasés, se demandèrent s'ils en croyaient bien leurs oreilles. Pour Mlles Bourton et leurs cousines Yvonne et Renée, apprendre que Mme du Chol tenait la clef du Jardin du roi à leur place en ayant retrouvé la clef du coeur du beau comte Bertrand, son mari, le coup avait été rude. Cependant Renée se consola en songeant que Robert serait un jour marquis, ce serait encore mieux.

Tout ceci faisait, beaucoup d'événements pour une si petite ville. M. et Mme Dubois-Franqueil rayonnaient; leur salon n'entendait plus uniquement les doléances sur la vie chère et la crise domestique, ou des dissertations à perte de vue sur la commodité ou l'incommodité des heures des trains. Entre deux sonates pour piano et violon, on parlait chez eux de la jeune comtesse de Fontenès—qui ne faisait pas de visites, mais qui en ferait, car, certainement, elle en ferait, personne n'en doutait!—et aussi de sa charmante belle-soeur. Mlle Bermont, la seule femme de la ville qui fût en relations avec la famille de Fontenès, portait la marquise aux nues. Le marquis intimidait légèrement les populations, on affirmait d'un air un peu effrayé, qu'il était très aimable.

Les Fontenès partirent, et peu après Nicolette des Aulniers et Louis Bermont se marièrent. Ce fut un superbe mariage où les deux époux rayonnaient de bonheur. La jolie église d'Auberive-le-Châtel était littéralement bondée d'amis et de curieux; Nicolas l'avait décorée lui-même avec beaucoup de goût, toutes les plantes vertes des serres du Jardin du roi avaient été apportées, et Claude avait tenu à ce que le prie-Dieu de la mariée fût fleuri des fameuses roses *comtesse Bertrand de Fontenès-Vallerande*. On entendit un murmure flatteur lorsque Nicolette entra, rose et les yeux baissés sous son voile de tulle, au bras de son père, pas fier du tout, ainsi que la plupart des pères qui marient leur fille chérie.

Elle sourit en voyant Claude agenouillée, délicieusement jolie, et Bertrand debout auprès d'elle. Son bonheur n'eût pas été complet sans celui de son amie. Claude sourit aussi en voyant au cou de

la petite mariée son cadeau de nocces, une merveilleuse perle longue suspendue à un fil de platine. Elle l'avait donnée à Nicolette comme son emblème.

—Cette perle, c'est vous-même, chérie! avait-elle dit en l'embrassant.

—Et si ton mari a un peu de politesse, il dira qu'il y en a deux! avait ajouté gaîment l'oncle Michel.

Pour ce mariage Mme Broc avait donné, en maugréant, et en faisant remarquer combien elle était bonne, de nouvelles robes à ses nièces, qui en furent éperdues d'admiration et aussi de crainte; lorsque tante Anna faisait un cadeau, on pouvait trembler pour l'héritage.

Lorsque tout fut terminé, M. des Aulniers était de moins en moins fier. Quand Louis Bermont emmena sa femme, il ne l'était plus du tout, et Francis aurait volontiers tordu le cou à son beau-frère.

Bertrand et Claude avaient bien promis de partir pour Fontenès tout de suite après le mariage de Nicolette, mais ils étaient si heureux, et encore si étourdis de recommencer à être heureux, qu'il ne pouvaient se résoudre à quitter leur paisible home.

Bertrand avait été trop secoué pour n'avoir pas encore besoin de se ménager. Robert prétendait que sa tante aurait volontiers mis l'oncle Bertrand dans une vitrine, avec cette inscription:

*Précieux autant que fragile.
Regardez, mais ne touchez pas!*

Un matin clair et doux d'octobre commençant, Bertrand, étendu paresseusement dans les coussins d'une chaise longue de jardin, regardait au bout de l'allée, la gracieuse silhouette de sa femme, plus semblable que jamais à une dryade, sous les rameaux sombres des vieux marronniers. Elle venait à lui un rayon de soleil sur les cheveux, un rayon joyeux dans ses yeux clairs.

Bertrand sentit un flot de bonheur envahir son âme. Au-dessus des bassins, un oiseau bleu passait.

—Vite, faites un souhail! cria gaiement Claude avec un rire qui s'égrenait comme une chanson. Vous n'avez pas vu l'oiseau bleu?

—J'ai vu vous, chère, répondit le jeune homme en baisant la petite main de sa femme.

Claude s'assit sur le bord de la chaise longue, et lança un paquet de lettres et de journaux sur les genoux de son mari.

—Voyez, dit-elle, tant de gens se souviennent de nous, alors que nous, comme d'affreux égoïstes, oublions le reste du monde. (Elle éparpilla les en-